# CD, critique. SCHUMANN : Jean-Marc Luisada (1 cd RCA Red Seal – 2018)




**CD, critique. SCHUMANN : Jean-Marc Luisada (RCA Red seal).** Jean-Marc Luisada revient à Schumann, non sans arguments. On distingue surtout dans ce programme monographique, les contrastes (presque parfois percussifs) toujours pleins de facétie revendiquée et naturellement énoncée, comme la brillante volubilité des « **Davidsbündlertänze** », dont la 15 par exemple, a des accents d'une noblesse éperdue admirablement articulée, émise dans le clavier avec une franchise à la fois sincère et saine. Le rubato est habilement mené avec des ralentis et des précipitations à la façon d'une marche ébranlée comme prise dans le tapis (la 16), précédant une pause d'une absolue rêverie enchantée (17) : « **Wie aus der Ferne** », étirée, alanguie, d'une extension extatique et la plus longue des séquences : plus de 4mn.

Soulignons de même, la rêverie plus développée encore, non pas tant sur le plan de la durée que de l'itinéraire et du développement musical dans « **Träumerei** » opus 15 n°7… d'une pudeur toute évanescente.L'esprit du songe suspendu reprend dans « **Frölicher Landamann** », retenu, caressant, intérieur qui appelle à l'abandon suave. Tout Robert est présent, dans cette immersion profonde dans les replis de la psyché tenue cachée,

secrète.

Enfin viennent les 16 épisodes tout en contraste eux aussi de « **Humoreske** » opus 20, un autre accomplissement dans l'art pianistique si exalté et raffiné du maître Schumann. Son amour en filigrane se lit évidemment dans le jeu incessant, son activité – liquide, aérienne des mains requises ; elles citent la complicité et la passion de Robert pour son épouse Clara, elle-même compositrice et immense pianiste. Jusqu'au dernier, «  Zum Beschluß » (le plus long en guise de conclusion, de plus de 6 mn), c'est un cycle surepressif, étincelant, formant une ronde enjouée, juvénile en séquences très rythmées et versatiles qui fanfaronnent et qui enchaînent tension et détente, exaltation, et songe… ivresse parfois ;

Sûr, direct, sans emphase mais habité par le rêve intérieur de Schumann, JM Luisada s'affirme comme un prince lyrique au clavier ; sa technique digitale prend en compte les ressources expressives et dynamiques de l'instrument. La clarté de l'architecture, l'éloquence très caractérisée du jeu l'imposent en indiscutable schumanien. Excellent programme.

_____

**CD, critique. Robert Schumann (1810-1856)** : Davidsbündlertänze op. 6 ; Mélodie op. 68 n° 1 ; Träumerei op. 15 n° 7 ; Frölicher Landmann op. 68 n° 10 ; Humoreske op. 20. Jean-Marc Luisada, piano Steinway et sons. 1 CD RCA red seal. Enregistrement réalisé à Berlin (Jesus-Christus-kirche) en janvier 2018. Notice : français, anglais, allemand. Durée : 1h10mn.

# CD, critique. SPIRITO. MARINA REBEKA, soprano. ANNA BOLENA ( 1 cd Prima classic, juillet 2018)




**CD, critique. SPIRITO. MARINA REBEKA, soprano (1 cd Prima classic, juillet 2018)…** Extase tragique et mort inéluctable… : toutes les héroïnes incarnées par Marina Rebeka sont des âmes sacrificielles…. vouées à l'amour, à la mort. Le programme est ambitieux, enchaînant quelques unes des héroïnes les plus exigeantes vocalement : Norma évidemment la source bellinienne (lignes claires, harmonies onctueuses de la voix ciselée, enivrante et implorante, et pourtant âpre et mordante) ; Imogène dans Il Pirata, – d'une totale séduction par sa dignité et son intensité, sa sincérité et sa violence rentrée ; surtout les souveraines de Donizetti : Maria Stuarda (belle coloration tragique), Anna Bolena (que la diva chante à Bordeaux en novembre 2018, au moment où sort le présent album). Aucun doute, le cd souligne l'émergence d'une voix solide, au caractère riche qui le naisse pas indifférent. Les aigus sont aussi clairs et tranchants, comme à vif, que le medium et la couleur du timbre, large et singulière.

**3è album de la diva Marina Rebeka : « Spirito »…**

# BEL CANTO INCARNÉ

D’emblée, outre, la facilité à incarner un personnage et lui offrir une somptueuse étoffe émotionnelle, sans appui ni excès (belle vertus dans la mesure), s’affirme la tension héroïque du recitativo ; la maîtrise des intervalles ; le relief et la puissance saine des aigus métalliques, francs. Ils expriment le tempérament tragique, exacerbé du personnage d’**Anna Bolena** par exemple, dans chaque situation. Avec le choeur et un orchestre d’une rare intelligence climatique, la cantatrice incarne idéalement cette âme sacrificielle, blessée de l’ex épouse d’Henri VIII, destinée à mourir : elle meurt certes mais elle reste digne (sa fille Elisabeth règnera ensuite).
Très belle nature, puissante et expressive, racée, de la soprano capable d’un medium riche, ample, charnel, de type callasien, « Al Dolce guidami » est d’essence bellinienne, suspendue, aérienne, d’une langueur éperdue qui est énoncée avec beaucoup d’élégance comme de caractère. Sans dureté ni démonstration. Mais pudeur, élégance, tension.
Détermination, d’une héroïne tragique qui se rebiffe et affronte crânement son destin, avec un spinto plus large qui doit couvrir le choeur et l’orchestre : « Coppia iniqua » impose clairement son medium ample et presque caverneux (« cessate »). La fin de la reine décapitée surgit en sa dernière vocalità écorchée, hallucinée, blessée, impuissante mais déterminée (avec des sauts et intervales en effet, dont le dernier aigu, signe du sacrifice ultime, est bien négocié).

En français **La Vestale de Spontini**, impose une ligne souple et large elle aussi mais toujours claire. Prière funèbre (« Ô des infortunés ») ; puis « Toi que j’implore », sur le même registre imploratif fait valoir son medium de plus en plus élargi aux couleurs très riches ;
La diction n’est pas parfaite (les consommes et diphtongues sont lissées et les consommes souvent sont absentes), mais la

ligne vocale est claire et très intense. Et l'abattage, les couleurs et les accents se ressaisissent dans les deux derniers airs (« Sur cet autel / Impitoyables dieux »…) où la chanteuse en actrice consommée, sait construire l'épaisseur de son personnage qui a l'étoffe des protagonistes de Berlioz et de Beethoven. Voilà qui laisse envisager une passionnante Didon dans Les Troyens du Français par exemple. De toute évidence ce miel expressif, ardent, solide, architecturé impose plus qu'un chant… un tempérament dramatique évident et des moyens très convaincants.

Saluons au diapason de ce bel canto, racé et élégant, ardent et très incarné, mais sans effets débordants, la tenue de l'orchestre, à la fois vif, détaillé, remarquablement articulé, qui sait soigner la caractérisation de chaque séquence dramatique. Offrant ainsi un tapis équilibré et confortable au chant souverain de la diva si expressive.

---

**CD, critique. MARINA REBEKA : « SPIRITO »** : airs d'opéras de Bellini, Donizetti, Spontini. Orchestra and Chorus of Teatro Massimo di Palermo, Jader Bignamini, direction (1 cd Prima classics) – parution annoncée : le 9 novembre 2018. CD élu « CLIC » de CLASSIQUENEWS, novembre 2018.

---

**VOIR la VIDEO Marina Rebeka Spirito**
https://musique.orange.fr/videos/all/marina-rebeka-spirito-the-making-of-the-album-VID0000002GNso.html

Suivez l'actu de la soprano MARINA REBEKA sur twitter : https://twitter.com/marinarebeka

**En LIRE plus** sur le site de la soprano MARINA REBEKA : https://marinarebeka.com/2018/10/05/marina-rebeka-releases-new-solo-album-spirito/

LIRE aussi notre présentation d'ANNA BOLENA à l'affiche de l'Opéra de Bordeaux en novembre 2018 : à venir

---

# LIVRE événement, annonce. Manuel Cornejo : MAURICE RAVEL, l'intégrale (éditions Le Passeur)




**LIVRE événement (collectif). Manuel Cornejo : MAURICE RAVEL, l'intégrale (éditions Le Passeur).** Voilà un livre qui fera date tant il comble un manque absolu s'agissant du premier compositeur français du XXè avec Debussy. Maurice Ravel demeure une personnalité aussi mystérieuse et secrète que son oeuvre musicale est raffinée et profonde, moderne, révolutionnaire, atypique. Le Passeur satisfait une attente longtemps éprouvée comme une frustration car les textes réunis et annotés ici rassemblent les écrits, entretiens et la correspondance du compositeur mort en 1937.

On ne connaît pratiquement rien des apports de cette riche collection de textes dont 80 % sont inédits. Un vrai travail de récolement systématique qui aboutit ainsi à une première intégrale exhaustive qui renseigne totalement sur nombre de points et aspects de la créativité d'un génie solitaire, inclassable…En plus d'être l'auteur que l'on connait sur la scène musicale, Ravel manie l'écriture avec la même passion de l'exactitude et de l'esprit critique, voire d'une farouche et poétique analyse. Le compositeur est un chercheur qui interroge, se remet constamment en question, est en quête de poésie surtout, d'un monde idéal qui revêt une forme musicale pour notre plus grand plaisir et notre plus grande jouissance auditive. L'ouvrage est enrichi de nombreuses annexes et de plusieurs facsimilés.
Compte rendu critique à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM

———————————————————————-

**L'Intégrale, de Maurice Ravel**
**Correspondance (1895-1937), écrits et entretiens**
sous la direction de **Manuel Cornejo**

Présentation de l'éditeur : *Maurice Ravel (1875-1937) est le compositeur français le plus joué et apprécié dans le monde. Son Bolero l'a élevé au statut de véritable mythe. Publier sa correspondance, dont 80 % est inédite, est un événement qui dépasse le seul cadre de l'histoire de la musique française. Il touche l'ensemble du monde culturel.*

*Ce livre offre pour la première fois l'ensemble le plus complet jamais réalisé des écrits publics et privés de Maurice Ravel : plus de 2 650 documents au total, dont 1 850 lettres et près de 140 écrits et entretiens, dont certains traduits de diverses langues étrangères. Cette édition scientifique, somme documentaire exceptionnelle, réunie par Manuel Cornejo au long de deux décennies, éclaire de manière très vivante la vie et la carrière du musicien.*

*Un ouvrage publié avec le concours de la Fondation Maurice*

*Ravel, les Amis de Maurice Ravel, la Fondation La Poste, la Fondation Salabert, l'Académie des Beaux-Arts, la Sacem, la Bourse des Muses, CIC, les éditions Enoch et du CNL.*

*Sous la direction de Manuel Cornejo, professeur agrégé de l'Université, docteur en littérature espagnole, ancien membre de la Casa de Velázquez (EHEHI), et chercheur spécialiste de Maurice Ravel.*

*Collaborateur régulier des Cahiers Maurice Ravel (Fondation Maurice Ravel), il est président-fondateur de l'association des Amis de Maurice Ravel, et lauréat de la Bourse des Muses 2013 pour cet ouvrage.*

*Document / Collection « Sursum Corda »*
*Livre papier : 45,00 €*
*978-2-36890-577-7*
*155×225 mm / Broché avec rabats*
*Reproductions et fac-similés*
*1776 pages*
*En librairie le 31 octobre 2018*

Plus d'infos sur le site de l'éditeur LE PASSEUR
https://www.le-passeur-editeur.com/les-livres/documents/l-intégrale/

# MAURICE RAVEL

# L'intégrale

Correspondance (1895-1937)
écrits et entretiens



LE PASSEUR
ÉDITEUR

# CD, critique. HANDEL / HAENDEL : Serse (1738) / Fagioli, Genaux (Emelyanychev, 2017) – 3cd Deutsche Grammophon




**CD, critique. HANDEL / HAENDEL : Serse (1738) / Fagioli, Genaux (Emelyanychev, 2017 – 3 cd DG Deutsche Grammophon, 2017).** Voilà une production présentée en concert (Versailles, novembre 2017) et conçue pour la vocalità de Franco Fagioli dans le rôle-titre (il rempile sur les traces du créateur du rôle (à Londres en 1738, Caffarelli, le castrat fétiche de Haendel) ; le contre-ténor argentin est porté, dès son air « « Ombra mai fu » », voire stimulé par un orchestre électrique et énergique, porté par un chef prêt à en découdre et qui de son clavecin, se lève pour mieux magnétiser les instrumentistes de l'ensemble sur instruments anciens, Il Pomo d'Oro : **Maxim Emelyanychev.** La fièvre instillée, canalisée par le chef était en soi, pendant les concerts, un spectacle total. Physiquement, en effets de mains et de pieds, accents de la tête et regards hallucinés, le maestro ne s'économise en rien.
L'enregistrement prolonge la vitalité du concert et rend compte d'un esprit de troupe, sachant pour chaque chanteur caractériser idéalement chaque personnage.
En Serse / Xerxes 1er, **Franco Fagioli** démontre une maîtrise parfaite des mélismes et acrobaties vocales écrites par

Haendel. Fagioli vocalise sans peine, dans les aigus comme dans les graves, sur l'étendue de sa tessiture, indiquant combien les ornements sont porteurs de sens, signifient idéalement la volonté du Roi Perse, dans le grave engorgé, en un chant qui dans un seul souffle sait distiller piani et forte sans césure (cf l'ambitus ahurissant de l'air « « Crude furie » », de l'extrême aigu aux graves souterrains). Le caprice, le désir, le plaisir du prince (amoureux volatile) s'exprime et prend forme avec un naturel … désarmant.
Autour du Divo, comme on disait des castrats idolâtrés au XVIIIè, Fagioli, ses partenaires défendent avec beaucoup de classe et d'intensité, le relief émotionnel de leur personnage : **Inga Kalna** incarne une Romilda, solide, parfois instable, mais toujours très volontaire et expressive (en rien cette féminité fragile et fébrile, ailleurs portée par des sopranos pointues). Il est vrai que la soprano chante à présent Rodelinda avec une vérité irrésistible.
En Arsamene, la mezzo coloratoure canadienne (originaire de Fairbanks), **Vivica Genaux** (enfin voilà dans le rôle du frère de Serse une voix féminine de poids, plutôt qu'un contre-ténor trop lisse et pas assez typé) qui confirme son immense facilité vocale et dramatique, un tempérament exceptionnellement ciselé et percutant qui fait d'elle la mezzo baroque de l'heure (avec Ann Hallenberg). Amastre gagne une épaisseur réelle grâce à la tessiture élargie, soutenue aux extrémités, de l'alto **Delphine Galou**, voix sûre, droite, profonde.
Jeune diva à suivre désormais, **Francesca Aspromonte** offre une remarquable couleur, entre brio et tendresse au personnage d'Atalanta, moins piquante intrigante que vrai tempérament amoureux, elle aussi prête à en découdre.

Acteur en diable, se jouant des travestissements (en jardinier, en marchande de fleurs, voix de tête drôlissime à l'envi), le baryton **Biagio Pizzuti** éclaire la figure d'Elviro, d'une vérité humaine, comique certes, mais très proche du spectateur / auditeur.

Un pilier efficace dans la trame dramatique qui contraste parfaitement avec la noblesse plus digne de ses partenaires. Autant le profil de l'empereur Serse est lumineux, autant celui de Ariodate (Andrea Mastroni) est lugubre et sombre, qui ferait résonner jusqu'aux cintres. Et l'auditeur.

---

**CD, critique. HANDEL / HAENDEL : Serse** (1738). Dramma per musica en 3 actes, livret d'après Nicolò Minato et Silvio Stampiglia / Créé à Londres en avril 1738

Serse : Franco Fagioli
Arsamene, son frère : Vivica Genaux
Romilda : Inga Kalna
Atalanta : Francesca Aspromonte
Ariodate : Andrea Mastroni
Amastre : Delphine Galou
Elviro : Biagio Pizzuti

Il Pomo d'Oro / Maxim Emelyanychev, direction.

---

**LIRE nos autres critiques des cd et concerts par Franco Fagioli**

**CD, compte rendu critique. Gluck: Orfeo ed Euridice, 1762** (Franco Fagioli, Laurence Equilbey, 3 cd Archiv, avril 2015)
**http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-gluck-orfeo-ed-euridice-1762-franco-fagioli-laurence-equilbey-3-cd-archiv-avril-2015/**

**CD événement, annonce. FRANCO FAGIOLI : ROSSINI** (1 cd Deutsche Grammophon, à venir le 30 septembre 2016).
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-franco-fagioli-rossini-1-cd-deutsche-grammophon-a-venir-le-30-septembre-2016/

**Compte rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 16 septembre 2016. Cavalli : Eliogabalo (1667)**, recréation. Franco Fagioli… Leonardo Garcia Alarcon, direction musicale. Thomas Jolly, mise en scène
http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-paris-palais-garnier-le-16-septembre-2016-cavalli-eliogabalo-recreation-franco-fagioli-leonardo-garcia-alarcon-direction-musicale-thomas-jolly-mise-en-scene/

**Compte-rendu critique, opéra. Nancy. Opéra National de Lorraine, le 7 mai 2017. Gioachino Rossini : Semiramide**. Salome Jicia, Franco Fagioli, Nahuel Di Pierro, Matthews Grills. Domingo Hindoyan, direction musicale. Nicola Raab, mise en scène
http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-opera-nancy-opera-le-7-mai-2017-rossini-semiramide-jicia-fagioli-hindoyan-raab/

**CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)**. Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de son âge vocal : medium certes élargi mais…
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-franco-fagioli-contre-tenor-handel-arias-1-cd-deutsche-grammophon/

# CD, critique. MOZART : Il Sogno di Scipione (Classical Opera, Ian Page, 2 cd Signum classics / oct 2016).




**CD, critique. MOZART : Il Sogno di Scipione (Classical Opera, Ian Page, 2 cd Signum classics / oct 2016).** Ian Page aime nous dévoiler l'étonnante inspiration du jeune Wolfgang, ainsi après Mitridate (1770 à 14 ans), encore très redevable aux Napolitains, voici Il Sogno di Scipione, créé à Salzbourg en avril 1772 (16 ans), dont la noblesse de l'orchestration indique une maturation sensible de son écriture.
L'habileté de Mozart relève le défi d'une action théâtrale, allégorique évidemment, où le héros Scipione, dans un songe à déchiffrer (et qui est le sujet de l'action) peut voir le paradis et entendre la musique des Sphères ; il rencontre le vertueux Publius, modèle de la vertu politique qui s'est soucié des autres… Scipione doit cependant regagner la terre car il y a un destin à accomplir, mais auparavant doit choisir entre Fortune (richesses et corruption) et Costanza (effort et ténacité et loyauté).
Scipione préfère Costanza, suscitant la colère de Fortuna ; mais le héros ayant à ses côtés la constance, fait face et vainc les menaces de Fortune. Dans un air final, – directement adressé à l'Archevêque, Licenza loue les vertus et le choix de Scipion.

Impeccable et si élégant comme flexible Publio du ténor

**Krystian Adam**, qui réussit entre autres son air le plus long « Se vuoi que te raccolgano », d'un héroîme ardent et tendre (cd) ; même assiduité dans les mélismes aigus de la Costanza de **Klara Ek** (qui totalise elle aussi l'air le plus long « Ciglio che al sol si gira », aux aigus redoutables mais bien gérés malgré sa petite voix. L'Emilio du ténor **Robert Murray** souligne lui aussi tout ce qu'a de tendre et de lumineux (avec une voix plus tendue et une souplesse pas aussi naturelle que son confrère Adam) l'inspiration du jeune Mozart dans le genre seria ; tant il est vrai que le jeune compositeur sculpte avec tendresse chacun des protagonistes de son drame. Meme ardeur pour **le Scipione de Stuart Jackson**, agile et déterminé dans son second aria plutôt conquérant et héroïque (avec cor obligé vaillant et brillant): « Di che sei l'arbitra del mondo interno »… (un rôle dont le caractère annonce Idomeneo évidemment.

La versatilité ronde et nerveusement accentuée de l'orchestre fait merveille, entre sagacité, brio et motricité enjouée (cordes d'une légèreté admirable), en particulier dans les airs en bonus, alternatifs (4 derniers airs du cd2), apportant une lumière particulière à la compréhension des versions antérieures de certains airs (originale de « Ah perchè cercar degg'io » (**Licenza**) : fulgurance en 3mn31, plutôt que long développement en plus de 8 mn : magnifiquement défendue par la soprano virtuose et précise **Chiara Skerath**). L'ironie de l'histoire est que le jeune compositeur déploie toute sa verve pour célébrer l'archevêque de Salzbourg, au départ Schhrattenbach, lequel mort, est remplacé par Coloredo… qui se montrera à peu près aussi infect avec le jeune Wolfgang, que l'air et son écriture sont touchés par la grâce (dans les deux versions d'ailleurs).

---

CD, critique. MOZART : Il Sogno di Scipione (Classical Opera,

Ian Page, 2 cd Signum classics / oct 2016)

---

# CD, critique. MOZART : MITRIDATE, re di Ponto. Bevan, Banks… Classical Opera. Ian Page (4 cd Signum classics)




**CD, critique. MOZART : MITRIDATE, re di Ponto. Bevan, Banks… Classical Opera. Ian Page (4 cd Signum classics)** . La production britannique a désormais tous les arguments défendus récemment par la compagnie très engagée fondée par Ian Page et ses instrumentistes sur instruments d'époque (period instruments). C'est peu dire que Mozart excelle dans la langue seria, ainsi ce Mitridate de jeunesse (1770, écrit à 14 ans) d'une finesse d'intonation où le sujet tiré de l'histoire romaine, n'est qu'un prétexte pour traiter ce en quoi le jeune compositeur salzbougeois rayonne encore et éblouit : l'expression moins des passions humaines que du sentiment. Une telle acuité ira en s'affinant encore jusqu'aux opéras géniaux, aboutis que sont Les Nozze di Figaro, Don Giovanni, Cosi fan tutte (soit la trilogie Da Ponte, propre aux années 1780, soit plus de 15 ans après).

**Mozart adolescent** ne peint pas des types interchangables mais déjà des personnalités et de tempéraments psychologiques qui

se précisent de scènes en scènes, de recitativos en airs : voilà pourquoi il faut le tenir aujourd'hui comme le premier romantique, poète du cœur humain.



Ici chacun implore, se languit, éprouve sur l'échiquier amoureux, ce labyrinthe que précédemment Vivaldi avait emprunté mais sur le mode de la folie et de l'extrême tension à travers la fable légué par L'Arioste, dans le périple d'Orlando / Roger.
Ici, au cœur de l'intrigue politique se joue la rivalité des deux fils de Mitridate, Farnace, l'aîné, traitre à son père ; le cadet Sifare, plus digne et loyal (en lequel le jeune Mozart s'est probablement identifié). Après moult péripéties, où les princesses Ismène et Aspasia sont tour à tour financées à Mitridate et à Farnace, éprouvant la constance morale du jeune Sifare, le clan familial se resoude face à la menace des Romains. Au terme des 3 actes, Mitridate meurt sur le champ de bataille, dominant les Romains, et pardonnant à ses deux fils, retrouve un semblant de grandeur royale… surtout, triomphe l'amour véritable : Sifare pourra épouser Aspasia.

La langue du jeune Wolfgang est encore très inspirée par la coupe frénétique des Vénitiens du début du siècle et surtout des Napolitains (Jommelli, Traetta…). On a ici la nomenclature typique des serias napolitains, avec 2 castrats : alto (Farnace) et soprano (Sifare), dans le rôle des deux fils de Mitridate.

Les chanteurs sont, certains malgré des moyens limités, très engagés sur le plan émotionnel. Ismène reste sincère (petite voix mais impliquée de **Klara Ek**) ; en ténor héroïque, moins vertueux, que soumis à ses affects les plus immédiats, **Barry Banks** convainc par sa versatilité et un chant fébrile, tendu, osant tout… insolence vocale et aigus francs expriment sous

l'étoffe royale, une âme intuitive et animale qui palpite) ; la mezzo **Miah Persson**, pulpeuse, charnelle fait une Aspasia noble et ardente, d'un calme attendri : « Pallid ombre… », puis agile dans son air original, d'une virtuosité napolitaine standard (airs alternatifs originaux du cd4 : « Al destin », avec cependant des aigus vibrés); plus agité, mais très contrôlé vocalement, le Sifare de la soprano **Sophie Bevan** rayonne de sa voix juvénile et presque incandescente : le plus jeune fils de Mitridate, lui aussi perdu dans l'arène des sentiments, projette sa véritable nature troublée et très Sturm und Drang (« S'il rigor d'ingrate sorte »). Même implication pour le Farnace du contre-ténor **Lawrence Zazzo** : voix pourtant instable, mais l'intonation canalisée, malgré un timbre assez ordinaire fait un second fils de Mitridate (l'aîné de Sifare), plus mélancolique, contemplatif, dolent (« Già dagli occhi… »).
Le Marzio du ténor Robert Murray est parfois instable lui aussi mais comme ses partenaires, engagé, convaincu. Parmi les plus beaux airs, mentionnons grâce au travail de restitution de Ian Page, le duetto Sifare / Aspasia (Bevan / Persson), enregistré en « bonus » : « Si viver non degg'io », tout à fait emblématique de l'inspiration juvénile du jeune Mozart, tendre et déterminé : ardent.



La révélation de cette lecture convaincante souligne cette tendresse amoureuse de l'écriture du jeune Mozart, qui ainsi attendrit l'austérité morale de la source du livret : Racine (Mithridate, 1672), chez lequel l'action héroïque, stoïque même dans le cas du souverain empoisonné, prime sur l'intrigue sentimentale. Le devoir et la mission imposée par le destin, plutôt que l'amour. Avec Mozart c'est tout l'inverse. Le jeune compositeur se joue des vertiges paniques

ou des élans languissants et tendres de ses personnages, perdus dans le labyrinthe du sentiment. L'esprit de troupe règne constamment et la tenue de l'orchestre brille par son engagement détaillé. Convaincant.

---

# CD, critique. RAVEL, DUPARC : Kozena, Ticciati (1 cd LINN)

**CD, critique. RAVEL, DUPARC : Kozena, Ticciati (1 cd LINN)**. Percutant, vif argent, très détaillé et expressif, le cycle en suite du ballet **Daphnis et Chloé** (première commande parisienne de Diaghilev à un compositeur français pour la saison des Ballets Russes de 1912) percute et marque l'esprit par son relief très démonstratif. Pourtant il manque ici toute la sensualité trouble du **Ravel** éperdu, débridé, même si le finale se finit effectivement en une frénésie orgiaque (à la manière de la Valse à venir…).




Puis vient les chansons de **Henri Duparc (1848-1933)** : l'Invitation au voyage est emblématique de tout le cycle ; si le chef détaille et articule le scintillement empoisonné à l'orchestre (d'un voile post tristanesque) : Duparc, élève de César Franck, est avec Chausson le plus wagnérien des compositeurs romantiques français, le mezzo charnu et d'une beauté saisissante de Magdalena Kozena, pose problème sur son articulation du français. On pert ici 60 % de la compréhension du texte : or

alchimiste de la note et du texte, Du parc exige pour être réussi, une maîtrise idéale de l'intelligibilité et d e l'intonation ; ainsi on reste très réservé sur son articulation et l'intelligibilité du français. La diphtongue échappe totalement à la chanteuse donnant ici, « ta moidre », au lieu de « ton moindre »… pourtant la couleur de la voix est proche du sublime, exprimant la dignité blessée, vénéneuse d'un Duparc véritablement envoûté par Wagner.
Phydillé (1882) est la plus convaincante, éperdue, radicale, d'une passion là encore wagnérienne, et tristanesque : Duparc a fait le chemin et le pèlerinage de Bayreuth (avec Chabrier en 1879), au point, qu'il ne s'en remit jamais…

**Les Valses nobles et sentimentales** font valoir le même sens du détail et du mordant expressif de l'**Orchestre Deutsches Symphonie Berlin** dont Robin Ticciati est devenu le directeur musical en titre depuis 2017 : si Daphnis est une immersion dans le grand bain hédoniste et suave d'un Ravel presque lascif voire orgiaque (finale), ici règnent la ciselure et le raffinement des climats, d'une tendresse émerveillée. Caractérisée, pudique aussi, la direction s'affine et atteint à cette cristallisation suggestive dont Ravel, conteur magicien détient la secret. L'écoute approfondie met en lumière les qualités du chef en terme de flexibilité et d'accents par séquence, avec un souci de respect des indications dynamiques.

Belle lecture et surtout bel engagement pour la musique française postromantique et moderne. Reste que la transition entre la dernière des chansons de Duparc (Phydillé) enchainée directement à la vivacité expressive et pleine de panache provocant des Valses de Ravel, n'est pas une continuité des plus heureuses. Petite erreur dans la conception du programme.

---

CD, critique. Ravel & Duparc: « Aimer et mourir » – Danses et mélodies. Magdalena Kožená, mezzo. Deutsches Symphonie-Orchester BERLIN. Robin, Ticciati, direction – 1 cd LINN records

+ d'infos sur le site de **LINN records**
http://www.linnrecords.com/recording-aimer-et-mourir.aspx

---

# CD, coffret. BERLINER PHILHARMONIKER : Simon RATTLE / MAHLER : Symphonie n°6 (2 cd, 1 blu ray – éditions Berliner Philharmoniker recordings)




**CD, coffret. BERLINER PHILHARMONIKER : Simon RATTLE / MAHLER : Symphonie n°6 (2 cd, 1 blu ray – éditions Berliner Philharmoniker recordings)**. La 6è de Mahler marque un tournant décisif dans le travail de l'orchestre et du chef britannique : voici leur premier enregistrement de novembre 1987 ; puis celui de juin 2018, – soit 30 ans après, tel le volet de la saison des adieux, car Simon Rattle quitte le direction musicale à l'été 2018 (après 16 années d'une direction qui laisse pourtant mitigé). C'est un apport réfléchi qui trouve un écho précédent d'une admirable

profondeur, plus profonde, mieux ambivalente à notre avis ; avec les années, la sonorité s'est enrichie, atteignant une rondeur hédoniste que n'aurait pas désavoué Claudio Abbado. Mais qui a perdu son sens des contrastes et des vertiges intérieurs… Avec les années, Rattle s'est comme assagi, optant en 2018 pour une lecture d'une perfection sonore très (trop) séduisante) ; mais en novembre 1987, il y avait un souffle d'une tension « wagnérienne », une âpreté qui s'est atténuée avec les années… La confrontation entre les deux lectures est passionnante et dévoile l'évolution d'un travail en complicité et en approfondissement. Double vision en guise de testament artistique du chef qui tire sa révérence, et fait ainsi ses adieux en juin 2018 par l'enregistrement, aux instrumentistes du Berliner Philharmoniker. Grande critique du coffret Symphonie n°6 de Gustav Mahler par Simon Rattle et le Philharmoniker Berliner, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com.

---

**CONTENU du coffret**

**Berliner Philharmoniker**
**Sir Simon Rattle**, direction / conductor

**Gustav Mahler : Symphony No. 6**

**CD 1**: Recorded in June 2018 from the Philharmonie Berlin
**CD 2**: Recorded in November 1987 from the Philharmonie Berlin

**Bonus video:**
Documentary: “Echoing an Era: Simon Rattle and the Berliner Philharmoniker,

2002-2018” (67 min)
Introduction by Sir Simon Rattle (10 min)



**Gustav Mahler: Symphony No. 6**
2 CD + 1 Blu-ray + download / hardcover linen edition
Prix indicatif : 44, 90 euros

Contenu du coffret commémoratif
CDs 1&2 :
Gustav Mahler: Symphony No. 6

CD 1: Recording from 20 June 2018
CD 2: Recording from 15 November 1987
BLU-RAY DISC :
Concert Video: Symphony No. 6 from 20 June 2018 (83 min)
High resolution audio:
Symphony No. 6 from 20 June 2018
2.0 PCM Stereo 24-bit/96 kHz
5.1 DTS-HD MA 24-bit/96 kHz
Symphony No. 6 from 15 November 1987
2.0 PCM Stereo 24-bit/96 kHz
Bonus
· Documentary: “Echoing an Era – Simon Rattle and the Berliner Philharmoniker 2002–2018” (67 mins)
· Introduction by Sir Simon Rattle
Full HD 16:9 / PCM Stereo
5.1 Surround DTS-HD
Region Code: ABC (worldwide)
Accompanying booklet
72 pages / German, English
Download Code
For high resolution audio files of the entire album (24-bit / up to 192 kHz)
Digital Concert Hall
7- Day Ticket for the Berliner Philharmoniker’s virtual concert hall



**Plus d’infos sur le site du Berliner Philharmoniker :**
https://www.berliner-philharmoniker-recordings.com/mahler-6.html

---

# CD, critique. Mozart: Die Schuldigkeit des ersten

# Gebots (Classical Opera / Ian Page, 2cd Signum classics 2012)




**CD, critique. Mozart: Die Schuldigkeit des ersten Gebots (Classical Opera / Ian Page, 1 cd Signum classics). Résurrection sincère…** On ne saura trop louer l'initiative du chef britannique **Ian Page**, fondateur en 2017 de la compagnie (orchestre et chanteurs), **The Mozartists**, dont le nom indique l'expression et la réalisation d'une passion, idéalement maîtrisée, la musique de Mozart : symphonies, cantates, oratorios, etc… et aussi l'opéra, genre privilégié pour lequel Ian Page a fondé un collectif désormais dédié « **Classical Opera** ». Après *Apollo e Hyacinthus* (mai 2012), voici un drame peu connu d'une poésie exceptionnelle aux thèmes graves et d'une finesse insoupçonnée (comme souvent chez Wolfgang). ***Die Schuldigkeit des ersten Gebots / Le devoir du Premier Ordre*** ainsi révélé (enregistré à l'été 2012), fait partie du cycle intégral dédié aux oeuvres de Mozart, une collection de performances données en public et objets d'enregistrements jusqu'au 250è anniversaire de la mort de Mozart soit en … 2041. Une Odyssée qui se construit peu à peu – comme celle dédiée à Haydn (et réalisée par le chef Giovanni Antonini et le label Alpha), et qui nous offre régulièrement de superbes surprises : l'implication collective, le sens du détail, du drame, de l'articulation en général (musique et texte) suscitent l'enthousiasme.

C'est le cas ici de cette résurrection du premier drame composé par Mozart à … 11 ans (1767).

L'oratorio met en scène le Christ qui doute, auquel apparaissent 3 allégories : l'esprit du christianisme, la

Justice divine, la Miséricorde divine.
Christianisme et Justice défendent l'impact du Jugement dernier et de l'Enfer pour guider l'âme chrétienne. Mais celle ci succombe aux délices et promesses évoquées par l'Esprit matérialiste. Le Christianisme n'entend pas céder un pouce et comme un docteur, argumente, explicite, accompagne dans ses doutes, puis convainc le chrétien.
La musique des parties 2 et 3 a hélas disparu : il s'agissait des dernières tentatives de l'esprit chrétien pour sauver l'âme qui doute ; comparé à un arbre vert mais stérile, sans fruits, sans foi. Dans la partie 3, l'âme chrétienne a vaincu ses propres démons ; sa vanité et son orgueil : pleine d'humilité et de contrition, le chrétien nouveau repousse les plaisirs illusoires et si vain du matérialisme.
On peut être étonner de la gravité doctorante du sujet qui produit chez le jeune Mozart, tout sauf une musique discursive, aride et ennuyeuse.

La vivacité de l'écriture y est amplifiée par une lecture pleine de vie et d'ardeur (l'activité de l'esprit chrétien électrisé, tenace pour sauver l'âme de celui qui doute). Propre aux années 1760, Wolfgang fusionne la coupe répétitive des napolitains et la nervosité profonde des cordes dans l'esprit de Mannheim. Le souvenir des oratorios germaniques, ceux des fils de JS BACH, en particulier de Carl Philip Emanuel est présent, dans une langue ciselée (récitatif) et l'intensité orchestralement raffinée des arias.

Les solistes s'efforcent tous : engagés à défaut d'être réellement fins et nuancés, vivants sans maniérisme ni surenchère ; car si nous sommes au théâtre, l'église et la dignité morale qui nourrissent l'enjeu final, sont essentielles.
L'esprit du christianisme a la verve discursive et l' éloquence facile (le ténor **Andrew Kennedy**, fin, linguistiquement percutant, le plus inspiré de la troupe) ; la Miséricorde souvent associée aux cors majestueux, un rien

solennels (**Sarah Fox**, mezzo) s'exalte, s'enivre… ; l'Esprit matérialiste a toute les séductions trompeuses grâce à la coloratoure sûre de la soprano **Sophie Bevan**, familière de la troupe fondée par Ian Page (elel chante Zaide et le récital « Perfido! » avec un aplomb spectaculaire : la sincérité et l'intensité du chant font mouche.

Dès son premier air, qui vient en fin de première partie (fin du cd1), soit après l'exposition des toutes les allégories, le Christ ou l'âme qui doute trouve dans le chant du ténor **Allan Clayton**, une incarnation à la fois vivante et tourmentée, parfois tendue (avec cor naturel obligé), voire raide et légèrement fausse, qui manifeste les doutes, les efforts, la peine et l'inquiétude, les doutes qui étreignent son esprit fragile.
Moins convaincante aussi la Justice divine (**Cora Burggraaf** au timbre pincé voire trop étroit, acide, voix courte) est plus contournée… donc plus bancale.

Malgré ses petites réserves, nous bénéficions d'une tenue collective très investie qui a le mérite d'aborder l'oeuvre à travers ses climats intérieurs ; le doute étant lové au coeur de son architecture et des caractères de chaque pièce. Ian Page dévoile chez le Mozart adolescent, une maturité, un sens des couleurs, une intelligence dramatique qui force l'admiration. La partition certes incomplète, prépare l'oratorio parfait, La Betulia Liberata (1771)… animé par un souffle permanent, une ivresse d'un nouveau raffinement (l'oeuvre est-elle prévue prochainement dans le planning des réalisations de Ian Page ? A suivre…).

BONUS : le cd2 comprend outre les derniers airs de l'oratorio de 1767, un documentaire vidéo sur les conditions et la genèse de l'enregistrement… A voir absolument pour comprendre la maturation et l'évolution du langage musical du jeune Mozart.

_____

**CD, critique. Mozart: Die Schuldigkeit des ersten Gebots . Le Devoir du Premier Ordre, 1767 (Classical Opera / Ian Page, 2012 – 2 cd Signum records).**

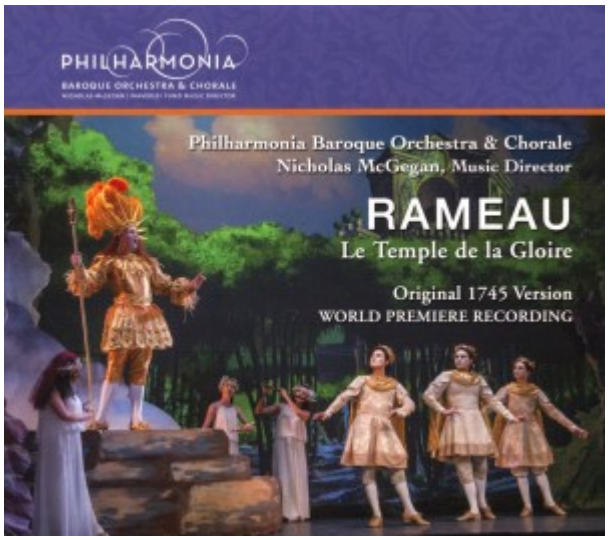
_____

---

# CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra)

**CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra)**. Concernant un précédent enregistrement haendélien celui-là, et réalisé en 2005 (Atalanta), nous avions déjà souligné la saisissante activité dont était capable la direction de Nicholas McGegan : un vent de renouveau semblant souffler sur les œuvres baroques françaises et européennes, dont l'activité, l'expressivité, le frémissement spontané…

contrastaient nettement avec ses homologues français en particulier.




D'emblée ce qui frappe dans cette lecture du Temple de la Gloire, c'est l'éloquente naïveté et la fraîcheur qui sonnent comme improvisées et donnent l'impression délectable que la musique qui s'écoule, se fait au moment de la représentation…
D'autant qu'il s'agit d'un live, saisi sur le vif avec les applaudissements du public américain, et ses réactions en cours de spectacle. La sensibilité intacte du chef britannique porte tout l'édifice. Cette candeur qui s'efforce à chaque mesure, restitue l'étonnante vitalité suggestive d'une musique qui est poétique de la tendresse et de la sensualité ; qui s'exprime à part, essentiellement instrumentalement, quand Rameau, génie de l'orchestration, diffuse sa mystique de la danse… là où les français cérébralisent, se figent, voire se pétrifient souvent dans une raideur mécanique, – trait remarqué chez beaucoup de chefs actuels, ou se cantonnent à un paraître rigide et corseté.
Il y a bien deux visions de Rameau qui se cristallisent dans la comparaison entre la France et ses interprètes baroqueux, et ce que réalise ici le chef né en 1950, Nicholas McGegan, infatigable ramélien. Pulsion électrique, sens de la phrase, rebonds et couleurs, sans omettre comme on l'a dit, le génie de la danse et le relief des timbres instrumentaux dans chaque intermède ou épisode « orchestral » qui complètent l'action proprement dite…
Voilà qui atteste une étonnante régénération de l'approche ramiste, … désormais et souvent « hors Hexagone », comme en témoigne aussi l'excellente compréhension actuelle du hongrois Gyorgyi Vasgehyi (depuis Budapest).

# En Californie, les troupes du Philharmonia Baroque Orchestra… McGEGAN : le vent nouveau américain au service du Baroque français

Flûtes et cors, cordes et vents s'enivrent, s'exaltent dans cette esthétique infiniment pastorale qui s'autorise d'amples développements purement orchestraux, dont seul Rameau a le secret : l'ouverture et les tableaux de glorification de Trajan (III) l'expriment totalement : le Dijonais aime surtout s'alanguir et s'épancher à l'évocation d'une nature idyllique préfigurant en ses miracles panthéistes Haydn … et sa Création.

Comme il faut bien débuter dans la ténèbre jalouse, Rameau imagine dans le prologue un formidable combat ; celui déjà conditionné entre l'Envie, rageuse, haineuse et Apollon, magnifique astre solaire qui est ici à la cour de Louis XV, une belle référence à Louis XIV, son arrière grand père, et le créateur au siècle précédent du Versailles palatial, éclatant. La fièvre de Rameau, son éloquence dramatique sont inscrits par un relief saisissant que McGegan réactive à chaque mesure, sachant s'approfondir et se précipiter. Tout le drame qui va se jouer, justifie l'édification du temple éblouissant, apollinien, celui tant convoité de la gloire ; car va paraître le héros que le monde attend et qui se révélera dans l'acte III (sous la figure de Trajan, mais un Trajan, égal de Titus, et comme lui digne de clémence, vertu des plus sages).

Rares les héros dignes de l'édifice et de sa symbolique

vertueuse. Au premier acte paraît le vaniteux Belus (impeccable et convaincant Philippe-Nicolas MARTIN), vainqueur des peuples de Lydie laquelle pourtant l'aime (comme Elvira aime Don Giovanni : d'une passion quasi masochiste). C'est que le héros ici vainqueur a perdu toute humanité. Il est devenu barbare, véritable tyran ; verrue immonde et arrogante… qu'Apollon foudroie illico en lui refusant l'accès au Temple de la gloire. Ainsi sont châtiés, les faux héros qui ne sont que banals, misérables, furieux.

Les chœurs soignent leur articulation ; les instrumentistes du Philharmonia Baroque redouble de rondeur heureuse, de vitalité nourrie de saine tendresse et de fraîche aspérités qui colorent la restitution de la version originale de 1745 avec une sincérité stimulante.

Aux portes du temple de la gloire, le grand prêtre surveille les entrées. Même Bacchus (acte II) si fier et fanfaron (un peu juste Artavazd Sargsyan) ne peut y pénétrer : trop de raillerie, de suffisant orgueil, lui aussi, de suffisance méprisable, et de certitude affichée, quand bien même, il est adoré par Érigone, le dieu des plaisirs n'est pas persona grata. Lui aussi est écarté du Temple… Presque à défaut et de façon expéditive, la gloire lui rend ses hommages, en fin d'action, reconnaissant cependant que son ivresse procure aux mortels le pur bonheur terrestre. Mais cela ne suffit.

L'acte III apporte la clé d'un ouvrage faussement disparate dont les actes si divers en vérité se répondent.
Pour mériter la gloire immortelle et non les vaines grandeurs, le héros vainqueur et triomphant doit être Clément ; ainsi Trajan (efficace Aaron Sheehen) soumettant les 5 Parthes à Artaxarte sait leur pardonner et susciter les palmes de la gloire qui descend des cieux et couronne enfin celui qu'on attendait (soit Louis XV commanditaire et protecteur de Rameau en 1745).



Pour lui l'admiration des peuples vainqueurs et vaincus, l'amour de Plautine. Ainsi, déjà au milieu du siècle, les Lumières éblouissant à Versailles dans cette leçon de sagesse où Rameau et son librettiste en toute fantaisie font un Trajan proche de… Titus (le délice du genre humain et du monde) : celui-la même qui en 1791 à l'extrémité du cycle, inspire Mozart pour son ultime seria (la bien nommée « Clémence de Titus »). Ainsi un seul héros, Louis XV, fait le bonheur du monde et vertueux parmi les héros, a la capacité de pénétrer dans le Temple tant désiré. **Nicholas McGegan** défend cette fresque versaillaise antiquisante et très morale avec le feu, le panache et la tendre générosité qui l'inspire, du début à la fin : en particulier dans les danses si nombreuses ici et qui portent l'émancipation et la volonté de prééminence de la musique pure sur le drame qui n'est que prétexte. Palpitant.

---

**VOIR aussi** le reportage vidéo du Temple de la Gloire de Rameau à Berkeley, en avril 2017, par Nicholas McGegan
https://www.youtube.com/watch?time_continue=14&v=bmSzNDLmSMY

---

**CD, critique. RAMEAU : Le Temple de la Gloire (McGegan, Berkeley, 2017 – 2 cd Philharmonia Baroque Orchestra)**

**JEAN-PHILIPPE RAMEAU**

**Le Temple de la Gloire**
**(The Temple of Glory)**

Opera in three acts with a prologue
Libretto by Voltaire
Original 1745 Version

PHILHARMONIA BAROQUE ORCHESTRA & CHORALE
Nicholas McGegan, music director and conductor
Bruce Lamott, chorale director

Marc Labonnette, baritone
Philippe-Nicolas Martin, baritone
Camille Ortiz, soprano
Gabrielle Philiponet, soprano
Chantal Santon-Jeffery, soprano
Artavazd Sargsyan, haute-contre
Aaron Sheehan, haute-contre
Tonia d'Amelio, soprano

Recorded live at Cal Performances, Zellerbach Hall, U.C. Berkeley, CA | April 28, 29 & 30, 2017. © and 2018 Philharmonia Baroque Productions™

---